

## Essais étrangers

---

Number 38, December 1989, January–February 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19735ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1989). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (38), 68–72.

**MOSCOU GÉNÉREUSE ET BRUTALE**

**Autrement H.S. n° 40**  
**Septembre 1989 ; 24,95 \$**

Cédez le crachoir à des Moscovites, vous aurez du mal à le reprendre ! Anne Coldefy-Faucard et Luba Jurgenson n'ont pas craint de le faire, ce qui nous vaut une *Moscou généreuse et brutale* conforme à l'esprit du titre, mélange de la vitupération et de la fierté de ses habitants pour une ville qui contient maintenant (tant bien que mal...) dix millions de citadins, c'est-à-dire de paysans urbains, pour reprendre les mots de Dmitri Prigov.

Pendant trop longtemps, nous n'avons lu de l'URSS et, au premier chef, de Moscou (qui en est peut-être la quintessence dans la grandeur comme dans les turpitudes) que des articles que nos journalistes ont probablement écrits à la maison avant même d'y mettre les pieds. À moins que ce ne soit les glorieuses aventures de Phil Esposito ou des Flames de Calgary dont nous avons tous retenu, avec consternation, qu'à la télé russe on ne trouve que des émissions en langue étrangère. Notez que, pour peu que j'en sache sur Moscou, tout ce qu'on nous a ainsi rapporté de là-bas est rigoureusement exact : Staline avait de grosses moustaches, les gens font la file pour ceci et cela, on boit de la vodka, non se dit *niet*, les hommes s'embrassent, etc. Tout est vrai, et d'ailleurs les Moscovites le confirmeront (en rajoutant au besoin), tout est vrai, mais autrement.

Au fil des collaborations, Moscou apparaît dans ce qu'elle était avant qu'on démolisse la très vieille ville pour édifier la capitale du nouveau politique. Ont été appelés à la barre des témoins des survivants de cet espace urbain invraisemblable d'autrefois où toujours des cloches sonnaient. Moscou apparaît surtout dans



son état actuel, redoutable par ce qui échappe à nos conceptions occidentales, attachante dans ce qu'elle raconte une folie qu'elle a toujours affichée (relisons *Sivstev Vrajek* de Michel Ossorguine, *Guerre et paix* de Tolstoï). On en profitera pour rafraîchir son carnet d'adresses utiles (restaurants, musées, monastères ouverts au public et réouverts au culte) car Moscou reste, en dépit de l'ouverture récente consécutive à la perestroïka, une aventure étonnante.

Gilles Pellerin

**UN SI VIF ÉTONNEMENT**  
**Octave Mannoni**  
**Seuil, 1988 ; 32,95 \$**

Octave Mannoni, qui a d'abord reçu une formation d'ethnologue, a toujours étroitement relié littérature, théorie et pratique analytiques. C'est sans doute cette approche pluri-disciplinaire qui fait de lui non seulement le lacanien le plus accessible, mais encore un des analystes les plus agréables à lire. Comme Lacan, Mannoni privilégie la thèse selon laquelle le langage — son sens, sa signification — est « la condition de l'existence



de l'inconscient» (p. 174). Le sens, sur la logique de quoi se fonde la psychanalyse, est d'ailleurs la problématique qui assure, de loin en loin, la cohérence de ce regroupement de textes de conférences et d'articles par ailleurs hétéroclite. Si les questions abordées par Mannoni dans *Un si vif étonnement* sont classiques : psychanalyse et littérature, problèmes cliniques du transfert et de l'identification, statut scientifique de la psychanalyse, discours sur la mort, etc., elles ne sont pas discutées selon le point de vue de la cause, mais dans la perspective plus délicate du sens. Plus délicate parce que nul n'est dépositaire du *Sens*, d'où l'étonnement. Mannoni est toutefois habile à éviter les pièges d'une telle approche : il n'affirme ni ne prétend, mais suggère plutôt un mode de réflexion qui fait confiance à l'intelligence du lecteur.

Plaisir d'une lecture valorisante donc, qui se double de celui d'un style alerte auquel la clarté ne fait jamais faux bond malgré l'aridité de certaines considérations théoriques. L'organisation libre du texte qui semble suivre le cours de la pensée, sans cesser d'être agréable, a cependant un défaut, celui de fréquemment s'interrompre pour nous renvoyer à un « nous verrons plus loin » que nous ne sommes jamais certains d'avoir atteint.

Hélène Gaudreau

**L'INDE**  
**Mircea Eliade**  
**L'Herne, 1988 ; 39,95 \$**

Ce petit livre rassemble des notes sur l'Inde qui se rattachent au séjour qu'y fit Eliade vers 1930. Ces notes ont la valeur d'une déclaration d'amour. Les fêtes (comme la Kumb-Mela qui réunit quatre millions de pèlerins), les villes (comme Jaipur), les paysages (comme ceux de l'Himalaya ou de Ceylan) le soulèvent d'émotion. Ces textes, d'une écriture parfois somptueuse, sont ceux d'un homme grisé. Ils sont d'autant plus intéressants qu'Eliade avait choisi de découvrir l'Inde hors des sentiers battus, vivant comme les Indiens et parlant leurs langues. À sa suite, on s'enfonce dans les bazars, on voyage en dernière classe, on se baigne dans le Gange, on pénètre dans les temples ou dans les grottes des ermites. On frôle des serpents, on est écrasé de chaleur, on est lessivé par la pluie de mousson. On se familiarise avec les habitudes et les mentalités de l'Inde, immense et si diverse.

Il faut peut-être signaler certaines pages, peu nombreuses cependant, qui sonnent faux pour des lecteurs de 1989 : celles sur la femme indienne, trop lénifiantes pour ne pas nous laisser incrédules, et celles sur la chasse au crocodile où Eliade fait montre d'une totale insensibilité devant le carnage gratuit. Mais ce ne sont que quelques fausses notes dans un ensemble de toute beauté.

Au fil des pages de ce compte rendu mosaïque d'un long séjour en Inde, Eliade décrit et raconte si bien qu'il est difficile de ne pas être contaminé par son émerveillement.

L'Inde n'est sans doute plus ce qu'elle était à cette époque, mais tout de même... Alors, on part en Inde ?

Jacques Martineau

## UN SAISON CHEZ LACAN

**Pierre Rey**  
**Robert Laffont, 1989 ;**  
**20,95 \$**

Je ne connais personne qui, ayant eu vent de cette discipline ascétique mais jouissante qu'est la psychanalyse, n'ait voulu un jour ou l'autre pénétrer au 5 de la rue de Lille à Paris, dans le cabinet de Lacan. Pierre Rey, lui, y arrive par la force des choses. Un ami, dit le Gros, lui fournit trois adresses de psychanalystes. L'une d'elles, la troisième et dernière, est celle de l'un des plus dignes (et des plus vulgaires) interprètes de Freud. Commence alors un voyage de dix ans qui fera dériver Rey à tel point qu'il délétera progressivement tous les attributs sociaux qui l'étouffaient : « On aura compris que l'analyse, de ce qui est évitable conduit à en *subir* le moins possible. » (p. 219)

Découpé en sept parties, ce livre contient peu d'anecdotes, presque rien sur l'analyse ou sur la scène analytique comme telle. De quoi décevoir à la fois les amoureux et les détracteurs du texte lacanien. Rey a plutôt choisi de nous livrer ses réflexions suscitées par la lente découverte de sa condition de sujet parlant. Comme Proust, c'est quelqu'un qui s'est longtemps couché de bonne heure. Mais voici que son travail quotidien l'amène à payer de son corps et de sa bourse des honoraires suffisamment élevés pour qu'il assume la faille qui le fonde. *Une saison chez Lacan* ressemble un peu à une saison en enfer : les climats y sont également rudes. Une fois traversées les périodes de froids intenses, une liberté survient cependant qui porte en elle la promesse de la création.

Une mise en garde s'impose : ce livre a peu de lecteurs cibles. Les sujets supposés savoir n'apprendront rien de nouveau sur l'univers symbolique de Lacan, les sujets se sachant ignorants le resteront. On y trouvera cependant de quoi considérer les effets de vérité ou de dérapage provoqués par



le langage. Tout en se maintenant à distance des mythes — positifs ou négatifs — entretenus tant par les universitaires que par les néophytes, Rey arrive (non sans parfois accrédi-ter quelques lieux communs) à montrer que l'analyse reste incontournable en ce qu'elle contribue à rendre les humains moins inaptes à la vie comme à la mort.

Michel Peterson

## ENGAGER LA CONVERSATION. INTRODUCTION À LA SOCIOLINGUISTIQUE INTERACTIONNELLE

**John Gumperz**  
**Minuit, 1989 ; 31,95 \$**

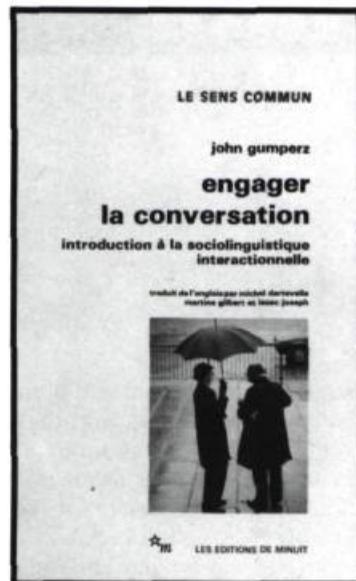
Les éditions de Minuit, après avoir publié en traduction les W. Labov, E. Goffman et J. Searle, révèlent aujourd'hui au public francophone un autre important chercheur américain, le sociolinguiste John Gumperz. Cette publication dans la très belle collection « le sens commun » est une suite logique de la traduction des chercheurs mentionnés, les travaux de Gumperz se situant dans la mouvance des deux premiers, tout en faisant référence à la théorie des actes de langage du troisième.

Gumperz s'intéresse en effet à la communication interethnique, envisagée sous l'angle du déroulement de l'interaction verbale. Il s'attache à montrer que l'interprétation d'une conversation consiste en une mise en contexte fondée sur les catégories sociales de la communauté à laquelle appartiennent les interlocuteurs. Lorsque

ceux-ci proviennent de communautés différentes, il y a de fortes chances pour qu'un malentendu s'installe à propos des intentions que les uns prêtent aux autres. Cette incompréhension ne tient pas aux formulations employées — on peut toujours s'expliquer sur le sens des mots — mais aux codes culturels qui déterminent la manière d'intervenir dans la conversation, de l'ouvrir et de la clore. L'intériorisation inconsciente de ces codes fait en sorte qu'on attribue souvent à la mauvaise volonté une incompréhension d'ordre linguistique. Ainsi les Noirs américains sont horripilés par la condescendance des Blancs qui eux-mêmes ne supportent pas l'inattention des Noirs à ce qu'ils disent. Gumperz utilise cet exemple pour montrer qu'en fait les manifestations d'attention propres à la communauté noire échappent aux Blancs qui, mal à l'aise, réagissent en répétant trois fois la même chose et en multipliant les explications oiseuses.

Les travaux de Gumperz constituent une sorte de synthèse des acquis de la sociolinguistique, grâce à laquelle on a pu montrer la distribution sociale de la variation linguistique, et de l'analyse conversationnelle, qui a dégagé les diverses stratégies interactionnelles à l'œuvre dans toute conversation, d'où le sous-titre donné à l'ouvrage d'*Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*. L'application de ces recherches aux situations les plus quotidiennes de communication rend très accessible cette passionnante introduction.

Malheureusement, comme c'est souvent le cas dans la collection « le sens commun », *Engager la conversation* ne constitue pas la traduction intégrale d'un ouvrage de Gumperz mais plutôt un hybride dont les six chapitres ont été tirés de quatre livres originellement publiés en 1971 et 1986. Cette politique d'édition exprime sans doute la volonté de donner un aperçu de la trajectoire d'un chercheur dont on ne peut pas, coûts de production obligent, traduire toute l'œuvre. Mais outre le fait que les extraits juxtaposés se recourent quasi forcément et que l'ensemble manque de cohérence, cette pratique complique



passablement la tâche des chercheurs auxquels le livre est malgré tout destiné. Difficile de dater une notion, difficile d'échapper au casse-tête bibliographique quand l'édition française d'un ouvrage ne recoupe qu'en de rares extraits l'édition originale. On eût au moins souhaité un avant-propos ou une préface qui eût énoncé les critères en fonction desquels la sélection des textes traduits s'est effectuée, et qui par ailleurs présentât l'auteur en le situant dans la tradition dont il est issu, car les champs de recherche qui sont les siens restent encore peu connus des francophones d'outre-Atlantique.

Marty Laforest

## LA PEUR ET LE SAVOIR

**Denis Duclos**  
**La Découverte, 1989 ;**  
**36,95 \$**

Dire que la science et la technique fascinent constitue assurément un euphémisme. Il existe depuis quelque temps une intense circulation des théories, concepts, recherches scientifiques dont il faut certes se réjouir mais sur laquelle on ne manquera pas, également, de s'interroger, tant se crée entre la science et l'individu un étrange rapport qui a tout de la foi et de la croyance. En même temps, avec cette avancée du progrès et des techniques, s'installent la peur, un retour de la pensée magique, une angoisse morbide de l'incontrôlable. De cela le génie génétique offre un bel exemple : tous applaudissent qu'il permette de dépister avant la naissance les maladies congéni-

tales et voient sans doute d'un bon œil la conception en éprouvettes ; parallèlement surgit le fantasme d'horribles manipulations où l'on s'amuserait à fabriquer des chimères, ces monstres mi-homme mi-animal.

Denis Duclos s'est demandé pourquoi la science et les techniques engendrent des réactions aussi extrêmes, qui ont souvent peu à voir avec les bienfaits ou les risques réels. Mais — chose inusitée — il est allé voir du côté des *spécialistes de la science et des dangers* : techniciens, savants, journalistes, écologistes, industriels, syndicalistes. Tous tendent à opposer fiabilité technique et faillibilité humaine, et à séparer la vérité matérielle et l'engagement éthique. Mieux encore, Denis Duclos analyse les dessous de tragédies comme Tchernobyl et la navette Challenger (entre autres multiples exemples) et y fait des découvertes passionnantes : notamment que les *professionnels*, les décideurs n'ont pas seulement sous-estimé les risques, ils ont voulu défier le péril.

À mille lieues du plaidoyer — quelle horreur que les *vibrants plaidoyers* ! —, cet essai utilise le rapport des acteurs sociaux au péril technologique comme instrument d'analyse sociologique et montre ainsi que la volonté de maîtrise scientifique entretient avec l'irrationnel une relation très étroite. Une démarche rigoureuse et originale.

Françine Bordeleau

**L'ÈRE DE L'INDIVIDU**

**Alain Renaut  
Gallimard, 1989 ; 35,00 \$**

Il n'y en a plus que pour l'*individualisme*. Réfugiés dans leurs spécialités respectives, les interprètes de la modernité sont tombés d'accord. Même si certains chipotent un peu sur le terme, tous manient le concept avec un plaisir évident. Enfin

quelque chose de *vivant*, ont-ils l'air de penser dans leurs livres ou articles. Finies les structures ? Retour au sujet (en tout cas, à une certaine idée de l'être humain !) ; retour à l'auteur, retour à l'individu, proclament les informations littéraires, philosophiques, sociologiques...

Comme les années soixante semblent loin tout d'un coup. La *Pensée* 68 surtout. L'individu a la peau dure, plus dure que celle des idéologues qui n'en finissent pas de vouloir l'atteler à quelque chose de social ou de politique. Repli, donc, sur le privé : le temps de se refaire une origine (Baudrillard) ; occasion, si l'on est philosophe, d'examiner les diverses formes qu'a prises la subjectivité dans l'histoire de la philosophie moderne.

En trois cents pages, c'est justement ce que fait le livre d'Alain Renaut ; trois cent pages très serrées où l'auteur (40 ans à peine) tente l'aventure en choisissant de commencer par une réflexion sur les œuvres de Heidegger et de Louis Dumont, réflexion où s'affrontent deux interprétations de l'essence de la moder-

nité : l'une fondée sur la subjectivité (Heidegger) et l'autre sur l'essor de l'individualisme (Dumont).

De cette confrontation surgit le nom presque magique de Leibniz, célèbre accoucheur de la monade, *cette réalité individuelle ou individuée qui produit elle-même tout ce qui lui survient*.

La monadologie leibnizienne, c'est le signal d'une mutation réconciliant souci exclusif de soi et ordre rationnel du monde ; le moment inaugural d'une culture où chaque individu, en accomplissant sa *nature*, contribue à manifester l'harmonie et la rationalité de l'univers.

À partir de ce virage, souligne l'auteur, « se déploie la logique de la philosophie où s'est jouée l'histoire du sujet » (p. 112). Les relais se succéderont dès lors jusqu'à Nietzsche et sa transmutation de toutes

les valeurs. Nietzsche, véritable grand-père de l'individualisme des années 80, nous dit Alain Renaut. Nietzsche, qui d'un pied léger sautera la dernière barrière pour atterrir dans les bras des *nouveaux philosophes*. Nietzsche proclamé « philosophe par excellence » par Foucault. Nietzsche qui nous avertit encore « qu'il ne nous arrivera rien d'autre que nous-mêmes ».

François Mailhot



**DROIT NATUREL,  
LOI CIVILE  
ET SOUVERAINETÉ  
À L'ÉPOQUE CLASSIQUE**  
**Franck Tinland,  
PUF, 1988 ; 46,55 \$**

L'époque moderne a petit à petit vu s'opérer le passage de la *Respublica Christiana* à l'État moderne, en d'autres termes à l'État désormais appelé « de droit ». On est passé d'une forme de gouvernement à justification transcendante et théocentrique à un État laïque fondé sur l'individualisme et le volontarisme.

En ce processus, l'individu, conçu comme doué de facultés raisonnables et de droits naturels originaires, joue un rôle tout à fait central. C'est cet individu, capable de comprendre sa situation dans l'état de nature (présenté comme une hypothèse méthodologique et non comme un fait historique, contrairement à ce que Hume a par exemple pensé), qui est à même, à travers l'acte du contrat social (dont il va sans dire, de Hobbes à Kant en passant par Grotius, Locke et le plus célèbre, Rousseau, on fournira de multiples et diverses interprétations) de créer la société civile et l'État souverain.

Tel est le cadre thématique général des essais que Tinland a réunis dans le présent recueil. On pourrait dire au passage qu'il est une contribution de philosophe à la réflexion sur le bicentenaire de la Révolution française qu'on fêtera et discutera pas seulement en France. Le fait est qu'il y a une tension sinon une antinomie dans cet événement des plus marquants. D'une part, la *Déclaration des Droits de l'Homme* pose l'existence de droits inaliénables de l'individu ; mais d'autre part, cet individu étant aussi un ci-

toyen, il doit obéissance à la société civile à laquelle il a délibérément choisi de s'intégrer.

Pour saisir les paramètres et dévoiler les enjeux de cette problématique, Tinland remonte plus avant, jusqu'à Hobbes, Spinoza et Rousseau principalement. Dans la mesure où l'État souverain est une création volontaire et rationnelle d'individus que leur liberté originaire pousse au conflit et à la mort certaine, à cause de l'impulsion incontrôlable des passions, l'obéissance paraît justifiée — comme c'est le cas dans la perspective la plus radicale : la perspective de Hobbes. Acteur-représentant de ce que font à travers lui les sujets-auteurs, le souverain hobbesien ne paraît pourtant pas être l'animal totalitaire (l'État-Léviathan) qu'on a déjà décrié, à la condition toutefois qu'il soit vraiment l'être raisonnable artificiel dont parle Hobbes.

À travers ces études sur la fondation de l'État de droit, on se prend à penser que la séparation de l'Église et de l'État, la division du droit laïque et du droit religieux, bref l'autonomie de la vie civile, ces acquis de l'Occident, semblent précieux quand s'expriment brutalement certains fanatismes religieux. C'est dire l'intérêt actuel des méditations érudites de Tinland.

Martial Bouchard

**LA QUESTION D'IRLANDE**  
Jean Guiffan  
Complexe, 1989 ; 14,50 \$

Le problème irlandais est vieux de plus de quatre siècles et pourtant, sa triste actualité ne fait aucun doute. Professeur agrégé d'histoire à l'Université de Nantes, l'auteur retrace les origines de cette question irlandaise qui a pris depuis la fin des années 1960 un tournant tragique.

Le nationalisme irlandais, élitiste et protestant qu'il était au XVIII<sup>e</sup> siècle, se transforme, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup>, en un mouvement populaire catholique qui n'aura de cesse d'obtenir l'indépendance de l'île. Cela se produit en 1922 et dès lors, l'autre question d'Irlande éclata. Celle de l'Irlande du Nord qui renversait les rôles traditionnels et contribua à rendre plus confuse



encore la situation.

Problèmes linguistiques, problèmes agraires, problèmes socio-économiques, problèmes religieux forment la trame du drame irlandais. Les solutions et plus souvent l'absence de solutions furent toujours de nature politique et bien souvent de la plus grande violence.

Un livre d'histoire bien fait, précis et qui, surtout, facilite la compréhension des questions complexes de l'Irlande du Nord et du Sud où trop de facteurs entrent en ligne de compte pour que les responsabilités ne soient que d'un côté.

Jean-François Thibault

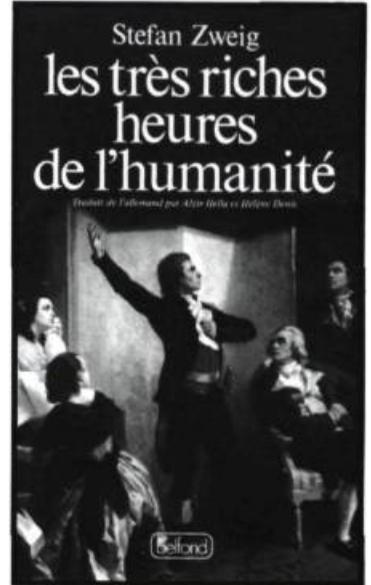
**LES TRÈS RICHES HEURES DE L'HUMANITÉ**  
Stefan Zweig  
Belfond, 1989 ; 25,95 \$

Il y a sûrement une évidence à dire qu'il existe plusieurs façons de raconter et de percevoir le monde et l'Histoire. Celle de Zweig, cependant, est fascinante. Pour lui, l'Histoire connaît, tout comme l'artiste, quelques rares moments d'inspiration, des moments « d'une grande concentration dramatique, porteurs de destin, où une décision capitale se condense en un seul jour, une seule heure et souvent une seule minute » alors que le reste, dans son ensemble, ne serait qu'une monotone succession de faits banals.

Ces moments, Zweig en a choisis douze, dont la découverte de l'Eldorado, la bataille de Waterloo, la création de la Marseillaise par Rouget de Lisle — épisode reproduit en couverture —, Lénine à l'aube des « dix jours qui ébranlèrent le monde », ceux de la Révolution d'octobre... Ce sont autant de brefs essais, ou de *minia-*

*tures historiques.*

Il serait futile de commenter ce choix : Zweig avait certes des critères (qui ne sont pas exposés ici) et n'importe qui pourrait y substituer des événements qu'il estime, lui et selon des critères tout aussi louables, plus marquants. L'intérêt — très grand — réside dans la genèse de ces *très riches heures* dans l'analyse de ces situations, apparemment anodines sur le moment, qui sont devenues décisives. « Ce qui d'ordinaire se déroule lentement, de manière successive ou parallèle, se comprime en un seul instant qui détermine et décide tout : un seul oui, un seul non, un geste avancé ou retardé rend cette heure irréversible pour cent générations et détermine la vie d'un individu, d'un peuple ou même la destinée de l'humanité entière », écrit Zweig. L'écrivain autrichien d'origine juive, auquel le Britannique Donald Prater a consacré une biographie parue en 1988 aux éditions Lacombe/La Table Ronde, s'est suicidé en 1942, au Brésil, à cause, dira-t-on pour résumer, de la progression du nazisme, et non



sans avoir compris que l'avènement de Hitler à la Chancellerie d'Allemagne était l'une de ces *riches heures* à consigner. Non qu'elle fut particulièrement étoilée (le recueil a paru en première fois en français en 1939 sous le titre *Les heures étoilées de l'humanité*) ; cette heure aura cependant eu des conséquences irréversibles et déterminantes, ô combien.

Francine Bordeleau

  
**GUÉRIN**  
littérature

Partez à la recherche de votre  
matrimoine littéraire  
québécois.




Édition: ☎ 842-3481

Distribution: ☎ 327-6900

**HISTOIRE ET POUVOIR DE L'ÉCRIT**  
**Henri-Jean Martin**  
**Perrin, 1988 ; 52,00 \$**

C'est un programme ambitieux que réalise le dernier essai historique d'Henri-Jean Martin. Mais la tâche était à la mesure de l'expérience de ce chercheur érudit, professeur à l'École des chartes de Paris, qui a consacré trente ans de sa vie à explorer de façon systématique le champ de l'histoire et de la sociologie du livre. Déjà en 1958 il publiait chez Albin Michel, avec la collaboration de Lucien Febvre, *L'apparition du livre*, puis, en 1969, il fait éditer sa thèse chez Droz, *Livres, pouvoirs et société à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle*, avant de se consacrer à la direction, avec Roger Chartier, de l'indispensable *Histoire de l'édition française* (Promodis, 4 vol. ; 1982-1987). Il est donc le spécialiste tout indiqué pour réaliser ce nouvel essai qui se propose de dresser le bilan de « l'histoire de l'écriture depuis les origines, l'histoire de la diffusion de l'écrit et de son rôle dans l'évolution des sociétés et l'histoire de ses pouvoirs ».

Dans *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Henri-Jean Martin va encore plus loin que dans ses ouvrages précédents qui étudiaient principalement les périodes successives de l'évolution du livre, à travers ceux qui les produisent et ceux qui les lisent. Ici, il s'attaque surtout à l'évolution des codes qui constituent l'écriture ; il en analyse les points de continuité, mais aussi les ruptures qui forment les composantes principales de cette évolution, et les place en relation avec l'évolution du support de l'écriture, des tablettes d'argile aux écrans cathodiques en passant par le papyrus, le parchemin et le papier. Il analyse également l'utilisation que les divers pouvoirs civils et religieux ont fait de l'écriture et l'influence



que ceux-ci ont exercé sur son évolution. Ce qui amène l'essayiste à poser la question de l'équilibre du pouvoir entre ceux qui créent et utilisent les codes de l'écrit, les écrivains — et les écrivains — et ceux qui possèdent les instruments de diffusion des textes écrits.

Il ne s'agit donc pas d'une simple histoire chronologique linéaire de l'écriture du Néolithique à aujourd'hui, mais d'une vaste synthèse des connaissances actuelles sur le sujet — sur ce point, l'érudition du professeur Martin impressionne — et, surtout, d'une réflexion savante sur l'utilisation que les divers pouvoirs font, sur le plan idéologique, de cet outil indispensable pour la mémoire humaine et pour le développement des sociétés qu'est l'écriture.

Guy Champagne

**LE PARADOXE DE LA STRATÉGIE**  
**Edward N. Luttwak**  
**Odile Jacob, 1989 ; 39,95 \$**

La guerre est-elle un phénomène social typique qu'on ne peut que tenter de décrire ou bien est-ce plutôt un phénomène

moins redoutable, moins solide, ce qui n'eût pas incité les Allemands à trouver une solution de remplacement.

Le paradoxe de la stratégie tient donc à une logique linéaire rationnelle dont nous ne voulons pas nous débarrasser. Le message est limpide et la manière dont l'auteur nous le transmet est fascinante. Ce livre constitue une contribution des plus importantes à l'étude de la stratégie.

Jean-François Thibault

**AU RENDEZ-VOUS DU NIHILISME**  
**Claude Jannoud**  
**Arléa, 1989 ; 20,95 \$**

Lorsque Freud devient un « bricoleur idéologique » (p. 37) et que Georges Bataille est dit souffrir « d'enflure verbale » (p. 64), on est tenté à son tour d'attribuer à l'auteur de tels jugements une lecture partielle et totalitaire de l'histoire.

Dans l'essai, *Au rendez-vous du nihilisme*, qui se rapproche à plusieurs égards (obscurité, cafouillage, délire de l'absolu) des travaux de certains *nouveaux philosophes*, l'auteur ne ménage pas sa peine pour accumuler les éléments de preuve d'un procès qui demeure imprécis. Tout, absolument tout, s'inscrit au dossier d'un nihilisme qui, assez curieusement, se contredit lui-même. Tout cela parce que « Dieu est mort » dans l'esprit des hommes, nous dit l'auteur (p. 28).

Malgré tout, Claude Jannoud tente à plusieurs reprises de développer une idée, non pas nouvelle, mais à tout le moins selon une perspective originale. Pour lui, le paradoxe moderne résiderait dans « ce mélange de socialisation extrême et de solitude désespérée » qui caractérise la « pratique sociale » et qui serait « à l'origine des déviations de tous ordres » (p. 100).

Finalement, ce livre est l'une des formes les plus pures que peut prendre l'esprit *kitsch* lorsqu'il se mêle de faire un essai. À lire malgré tout, ne serait-ce que pour voir ce que produit le savant mélange du réel conçu comme une fiction et d'une fiction pensée comme le réel.

Jean-François Thibault

« objectif et récurrent » sur lequel il est possible de « formuler des prescriptions génériques » ? C'est à ce niveau qu'Edward N. Luttwak tente de saisir « la logique de la guerre et de la paix » (titre de l'édition originale américaine parue en 1987). Il y réussit merveilleusement bien.

Les calculs auxquels nous ont habitués journalistes et démagogues n'éliminent qu'une très faible part des incertitudes inhérentes à la stratégie. La Ligne Maginot, par exemple, ouvrage de défense réputé impénétrable par les spécialistes, donna lieu en 1940 à une réplique relationnelle (p. 156) qui illustre bien le paradoxe de la stratégie. Les troupes allemandes firent tout simplement un détour par les Ardennes belges. Cette même Ligne Maginot, pour être stratégiquement efficace, aurait dû être